

Table des matières

[Commentaire savant ou islamologie de recherche ?.](#)

[Méthode historique, étude des faits, pressions diverses.](#)

[L'hypothèse d'un « christianisme arabe pré-nicéen ».](#)

- [« Pré-nicéens » fictifs et utilisation de saint Paul](#)
- [La première partie de la sourate 19, la sourate Maryam](#)
- [Deuxième exemple : Marie \(Mariam\) mère de Jésus, nouvelle Mariam biblique](#)
- [Troisième exemple tiré du Coran : Marie dans la Trinité ?](#)

[L'hypothèse « d'emprunts aux christianismes hérétiques »](#)

[Les Églises préchalcédoniennes, responsables de l'islam ?](#)

[Des versets du Coran ont-ils été dictés par un démon ?](#)

[Pourquoi l'islam doit qualifier ces versets de « sataniques »](#)

[Comprendre le discours théologique de l'islam dans son « vrai sens »](#)

[Le nœud de la première génération \(judéo\)chrétienne](#)

[Les années 30 à 70 du premier siècle, et le premier *messianisme*](#)

[La synthèse de 2005, *Le messie et son prophète*](#)

[L'hérésie messianique première, celle des « judéo-nazaréens »](#)

[*Islamodolie* contre regard partagé sur l'accomplissement des temps](#)

L'islamologie est une discipline qui représente, pour son malheur, un enjeu majeur dans le monde d'aujourd'hui. Comment fonctionne-t-elle ? La question n'est pas simple.

Parmi les nombreuses publications récentes, celle de Héla Ouardi, *Les derniers jours de Muhammad* (Albin Michel, 2016), pose bien le problème. Elle analyse et classe les récits islamiques concernant la mort de celui qui est considéré comme le fondateur religieux et politique de l'Islam, en montrant les contradictions continues qui existent entre les différents récits, ainsi que leurs invraisemblances propres. La conclusion de son état des lieux ? On ne peut pas tirer de conclusion ...

“Les chroniques historiques ont dans une large mesure pour mission essentielle de fonder une sorte de « fiction véridique » susceptible de consolider le régime en place et de barrer la route d'une manière préventive à toutes les voix dissonantes qui auraient quelque prétention au pouvoir” (p.251).

Et après beaucoup d'autres, Mme Ouardi souligne un « dilemme » : ou bien on essaie de tirer des récits islamiques une biographie qui ne vaudra pas grand-chose au point de vue critique et historique, ou bien on constate l'impossibilité de cette biographie et on ne devrait rien faire.

Commentaire savant ou islamologie de recherche ?

Mais ce dilemme, dans lequel s'enferme une islamologie qu'on peut qualifier d'*étroite*, est-il réel ? Il existe une autre approche : celle qui, sans ignorer ce qu'on appelle la « tradition islamique » sur Mahomet ou sur le Coran, tient compte des analyses qui peuvent éclairer celle-ci d'un jour nouveau, dans le champ de l'archéologie, de la linguistique, de l'histoire extra-musulmane et, bien sûr de la philologie – le texte coranique ayant des choses à nous dire comme texte ! C'est ce qui différencie le commentaire savant, ou *islamologie étroite*, de la recherche véritable ou *islamologie élargie*, qui tient compte par exemple des études bibliques et syro-araméennes. C'est la voie qu'ont suivie A.-L. de Prémare († 2006), Manfred Kropp, Christoph Luxenberg, Guillaume Dye, et beaucoup d'autres.

Evidemment, quand on se lance dans la recherche, on ne sait pas d'avance ce qu'on va trouver, ce qui peut effrayer lorsque le sujet est aussi sensible que celui des origines de l'islam : souvent, on préfère donc s'en tenir au commentaire savant. Cependant cette position de peur, parfois consécutive à des pressions, est difficilement justifiable rationnellement. D'abord, on ne peut *scientifiquement* (s')interdire a priori certaines approches, et ce d'autant plus si elles ont montré leur fécondité. Ensuite on omet une question fondamentale.

Certes, il est exact que les si tardifs récits islamiques (*Biographie du Prophète* ou *Sira*, récits de conquêtes, recueils de *hadith*-s, ...) sont viciés par la volonté de « fonder une sorte de *fiction véridique* » destinée à servir le pouvoir en place. Effectivement, la rédaction de la légende islamique a obéi à une logique de légitimation du pouvoir impérial, par exemple en prêtant au Mahomet de l'islam la conduite et les intentions des califes. Cependant, ce caractère normatif « politique » n'explique pas l'ensemble de son contenu, seulement une partie, peut-être 20% au plus. Comment alors en expliquer le reste ? Comment et pourquoi a-t-on fabriqué ces récits bourrés de contradictions et, à des yeux d'Occidental, si invraisemblables ? Quelles étaient les motivations de leurs auteurs et des califes à qui ils obéissaient ?

Les « versets (supposés) sataniques » – qui ont donné lieu à la fabrication de toute une littérature destinée à justifier leur présence dans le texte coranique – constituent l'un des nombreux exemples de récit dont l'analyse révèle cette cause principale de fabrication de la « tradition islamique » : non pas étayer une prérogative du pouvoir califal (laquelle pourrait-ce bien être dans ce cas-ci ?), mais réécrire le passé proto-islamique. Nous aurions pu prendre d'autres exemples tout aussi révélateurs, en particulier parmi ceux qui paraissent les plus étranges, comme l'*isra* ou voyage nocturne de Mahomet, un voyage à dos de jument ailée de La Mecque à Jérusalem puis de là au septième Ciel où se trouve le Coran céleste, ou encore l'*ange Gabriel* occupé à dicter ce Coran céleste à l'oreille de Mahomet, qui le répétera ensuite (d'où son titre de *rasul*, *Messenger-Prophète*). La construction de ces récits très imaginatifs s'explique chaque fois de manière rationnelle, non dans une perspective politique, mais dans le cadre d'une volonté de réécrire le passé.

On se trouve ici devant la clef de l'islamologie, qui est complexe : il faut considérer à la fois le passé proto-islamique – c'est-à-dire ce que les nouveaux maîtres du Proche-Orient veulent occulter – et la manière dont ils ont projeté dans l'avenir leur identité et leur légitimité, eux qui ne s'appelaient pas encore « musulmans » [1]. Dans cette projection, le recueil appelé Coran jouera un rôle important mais les pièces proto-islamiques qui le constituent essentiellement n'étaient pas réellement faites pour tenir ce rôle-là. C'est pourquoi, si le but final est de légitimer le nouveau pouvoir au regard de Dieu et de l'histoire, le discours islamique aura parfois pour but immédiat de faire dire ceci ou cela à tel passage coranique – on le comprendra mieux par l'exemple des « versets sataniques » qui est abordé plus loin et qui a été choisi parce qu'il est tiré d'une publication récente [2].

Dans cette réécriture du passé, le document fondamental est la fameuse *Sira al-nabawiya* ou *Vie du Prophète*, écrite deux siècles après les faits supposés. Il tient sa place du fait que tous les écrits antérieurs qui contenaient des informations sur le Mahomet de l'Histoire ont été systématiquement détruits. Des auteurs de cette « biographie », A.-L. de Prémare avait écrit, avec sa gentillesse habituelle : “pour une large part, ils bâtirent cette biographie en vue d'expliquer différents passages du Coran. Il est difficile de la prendre en compte aujourd'hui” [3].

Le véritable dilemme de l'islamologie ne revient donc pas à choisir entre fabriquer des biographies de Mahomet qui auraient une apparence d'historicité (à destination du lecteur occidental) ou ne rien écrire du tout, mais à tenir compte ou non des approches qui se fondent sur des sources et des analyses solides plutôt que sur les fabrications « historiques » islamiques [4]. Tel est l'objet de cet article.



Méthode historique, étude des faits, pressions diverses

Pour ceux qui ne sont pas familiers de la méthode historique, quelques rappels sont utiles ici. L'historiographie peut posséder un caractère scientifique non parce qu'elle fournirait des preuves absolues (expérimentables) mais parce qu'elle peut conduire à des certitudes, à la manière dont un tribunal traditionnel confronte des témoignages et des indices. C'est la méthode qui fait de la recherche historique une discipline scientifique : elle requiert un recueil le plus exhaustif possible des données se rapportant à la question traitée, après examen critique et impartial (signification, fiabilité, raison éventuelle de maquillages) avant de déterminer des convergences. Ce sont celles-ci qui imposent la certitude historique. Autrement, s'il ne s'agissait que de choisir quelques données arbitrairement en refusant de tenir compte d'autres données avérées, on ne parlerait pas de recherche historique mais de mauvais roman.

Malgré les destructions systématiques opérées par les califes – phénomène qui constitue déjà en lui-même une donnée historique dont il faut tenir compte et qui indique une volonté acharnée d'occulter le passé (il faut se demander pourquoi, et ce qu'il y avait à cacher) –, on dispose aujourd'hui d'une certaine masse de données et d'analyses fondées sur des sources solides. Une partie importante de ces données est même accessible sur le web.

D'autre part, il apparaît aussi que l'enjeu de la recherche islamologique n'a jamais été aussi sensible. Il importe énormément en effet à des Etats comme l'Arabie Saoudite et le Qatar de pouvoir s'appuyer sur le discours universitaire occidental afin de conforter leur propagande religieuse. Bien sûr, il ne sera pas demandé aux universitaires occidentaux d'enseigner la réalité du *voyage nocturne* ou celle de *l'ange Gabriel dictant le Coran*, mais au moins de ne pas produire « d'explication » des origines de l'islam s'écartant du postulat selon lequel Mahomet serait le fondateur de l'islam, et cela à La Mecque. Ce qui réduit alors le champ islamologique quasiment à celui des commentaires savants.

Paradoxalement, la situation n'a jamais été à la fois aussi favorable et néfaste. La méthode historique est au point et donne des résultats, les données ou analyses à prendre en compte sont disponibles, tandis que dans le même temps, d'énormes pressions s'opposent au travail scientifique et à sa diffusion.

L'hypothèse d'un « christianisme arabe pré-nicéen »

Pour mieux comprendre la situation, regardons deux des hypothèses répandues actuellement à propos des origines de l'islam. La mode n'étant plus aux explications sociologiques, psychologiques ou économiques – toujours très réductrices –, ces hypothèses avancent des explications essentiellement « religieuses ».

La première, défendue aujourd'hui surtout par Volker Popp, attribue l'origine de l'islam à une communauté arabe dite « chrétienne » qui aurait existé en Arabie avant l'islam et qui aurait précisément fourni à Mahomet ses concepts religieux, en particulier l'idée de la non-divinité de Jésus. D'où l'appellation de « pré-nicéenne » puisque, selon l'auteur, ce serait au concile de **Nicée** (en 325) que les chrétiens auraient inventé un Dieu Un en trois « Personnes » ou « pôles de Vie », ainsi que la foi en la divinité de Jésus qui y est liée, et cette « foi de Nicée », selon Volker Popp, s'opposerait à ce qu'aurait été la « vraie » foi des apôtres – une foi primitive qu'un petit groupe inconnu, et arabe, aurait conservé et aurait transmise à un certain Mahomet désireux de créer sa propre religion.

« Pré-nicéens » fictifs et utilisation de saint Paul

Il s'agit donc d'une hypothèse qui s'appuie essentiellement sur une autre hypothèse. L'idée d'un « christianisme pré-nicéen », en opposition à un « christianisme post-nicéen », est-elle fondée ? La question mérite d'être soulevée car, dans le milieu universitaire, elle est trop souvent tenue pour un postulat, lequel par définition doit être accepté sans discussion. Il est discutable, justement. Si l'on ouvre le Nouveau Testament, on constate que les deux points de foi signalés plus haut s'y lisent *déjà* et de manière non équivoque [5] ; et il en est de même dans les écrits des Pères de l'Eglise orientaux ou

occidentaux avant 325 [6]. Sur le web, tout ceci se vérifie aisément. Seule l'hyperspécialisation peut excuser ceux qui se fondent sur de telles idées reçues et fausses.

Mais parfois, on fait intervenir Saint Paul pour donner du poids à ce « christianisme pré-nicéen », renommé « judéo-christianisme » pour la circonstance. En effet, on imagine que Paul a adapté la Révélation aux païens en recourant à la divinisation du Christ, s'opposant ainsi à ce qu'aurait été le supposé christianisme hébréo-araméen primitif des apôtres. Ce qui n'est pas très cohérent : est-ce Paul qui aurait fabriqué le christianisme actuel, ou le concile de Nicée presque trois siècles après ?

Un petit excursus n'est pas inutile. Si Voltaire est le principal inventeur de la légende de la fabrication de la foi chrétienne lors de Nicée, c'est une certaine exégèse protestante, fondée sur les seuls manuscrits grecs, qui est à l'origine de l'idée du « christianisme paulinien » – quoique beaucoup d'exégètes protestants actuels ou anciens ne partagent pas cette idée. À force de travailler sur des traductions (c'est-à-dire sur des manuscrits grecs et qui sont souvent pleins de fautes de copistes) au lieu de s'intéresser aux textes des chrétiens araméens qui reproduisent la langue originale, les exégètes se sont trouvés devant des difficultés. En résumé, certains ont donc imaginé que les textes du Nouveau Testament (en grec) pourraient être tardifs et s'être conformés aux inventions de Paul. L'argument principal de cette position est la question des miracles. Comme les miracles n'existent pas (!), les textes qui en parlent ne peuvent pas être historiques, ils sont donc le fruit d'élucubrations communautaires progressivement rêvées. Il en va donc de même pour les divers points de la foi chrétienne. CQFD.

Cette argumentation est toujours actuelle, et l'islam s'y invite. Du côté islamique en effet, le discours l'utilise pour montrer que la figure du Jésus-prophète de l'exégèse rationaliste conforterait celle du Jésus-prophète du Coran – quoiqu'en réalité, elle en soit très éloignée : selon le texte coranique, Jésus a justement fait des miracles. Du côté rationaliste, on invoque les « miracles coraniques » (de Jésus ou autres comme l'ange dictant le texte ou le voyage à dos de cheval ailé, « justifié » par Q. 17,1) pour dire que les miracles sont des choses impossibles en soi, et donc que le christianisme véritable, « pré-nicéen » ou « pré-paulinien » (choisir l'un des deux), est antérieur à leur invention. Cependant, est-il rationnel de mettre sur le même plan les « miracles de l'islam » et ceux du Nouveau Testament, comme par exemple la guérison d'un malade ? On n'a jamais constaté de cas similaires aux premiers « miracles », à l'inverse des miracles de guérison, qui sont constatés fréquemment aujourd'hui encore en rapport avec des actes de foi – quel que soit le processus. De plus, le récit des premiers s'explique totalement par la nécessité (politique) de présenter le Coran comme un *livre céleste* (et en interaction avec tel ou tel verset, voir note 2b) ; les récits évangéliques de miracles, eux, n'ont été imposés par aucun pouvoir politique, et ils n'ont pas non plus pour but d'occulter le passé. Fermons la parenthèse.

En voilà assez concernant le qualificatif de « pré-nicéens » pour des Arabes inventés en vue « d'expliquer » les origines de l'islam. Exit aussi le qualificatif de « chrétiens » puisqu'ils ne le seraient justement pas.

Essayons néanmoins de sauver cette hypothèse en posant que les précurseurs arabes de Mahomet auraient été plutôt des « ex-chrétiens ». La question est alors : y aurait-il eu, quelque part en Arabie du sud, des « Arabes ex-chrétiens pré-islamiques » dont la doctrine aurait rejeté le cœur de l'enseignement des apôtres tout en gardant par exemple la croyance en la conception virginale de Marie et celle en l'identité de Jésus comme messie d'Israël ? Mais pourquoi alors ces Arabes – et Mahomet ensuite – auraient-ils rejeté l'un et accepté les deux autres ? La foi est-elle une mixture alimentaire qu'on se fabrique en mettant dans la marmite tel ou tel ingrédient selon l'envie du moment ?

De plus, comment pourrait-on passer d'une telle mixture aux récits islamiques de l'*isra*, du Coran céleste et de la Révélation par l'ange Gabriel ? Quel rapport entre la foi ex-chrétienne de ces Arabes et ces élaborations ? Rationnellement, l'impasse est totale.

Quelle que soit sa forme, l'idée d'un « christianisme arabe pré-nicéen » est donc contraire aux données du dossier islamologique ; elle doit être abandonnée. Elle est cependant une bonne occasion de regarder trois passages du Coran qui, *comme texte*, fait partie des données importantes de l'islamologie. Au niveau *textuel* (tenant compte d'ajouts successifs éventuels, de mauvaises ponctuations ou

voyellisations, etc.) et non pas tel qu'il est lu et interprété selon des présupposés et des sens forcés par les commentaires islamiques, le Coran fournit en effet des informations précieuses sur son contexte religieux réel, loin de la légende islamique.

• La première partie de la sourate 19, la sourate Maryam

Regardons d'abord la sourate qui parle le plus de Marie.

Les études coraniques de ces dernières années ont mis en lumière l'enracinement du Coran dans une sphère culturelle qui n'est ni arabe de culture, ni sud-arabique du point de vue géographique (comme on l'imaginerait à Médine, ou à La Mecque), mais un enracinement dans le monde syro-araméen, où il y avait aussi des Arabes.

Guillaume Dye a montré que les versets 1 à 63 de cette sourate 19 constituaient primitivement une composition « homilétique » (c'est-à-dire une forme de rhétorique à destination liturgique) telle qu'on en trouve dans les écrits syro-araméens chrétiens [7] – à l'exception des versets 34-40 que Régis Blachère avait déjà signalés comme étant un ajout [8].

Bien sûr, le genre « homilétique » n'était pas une exclusivité *chrétienne* ; il est propre à la langue et à la culture biblico-araméenne que les chrétiens de Mésopotamie, d'origine essentiellement juive, partageaient avec les autres Juifs, qu'ils aient ou non appartenu au courant rabbinique (et en particulier avec les judéo-nazaréens dont nous parlerons plus loin). De plus, au verset 33, on voit Jésus parler du "jour où je vivrai [ou vis]" (*yawm 'un'atu hayya*) : aucun chrétien ne se serait exprimé de la sorte, il aurait employé la racine *qum* en faisant parler Jésus du « jour de mon relèvement-résurrection » (ou alors, du « Jour du Jugement » en lequel il se manifesterait glorieusement, d'après sa promesse).

La convergence de ces données est décisive : la tradition dans laquelle s'inscrivent les versets 1 à 63 de la sourate 19 est nécessairement hébréo-araméenne tout en n'étant pas *chrétienne* – elle n'est donc aucunement arabe. Il faut chercher dans une direction nouvelle.

• Deuxième exemple : Marie (Mariam) mère de Jésus, nouvelle Mariam biblique

À part l'allusion de Saint Paul à une manière de parler qui présente implicitement la mère de Jésus comme la nouvelle Mariam biblique (en 1Co 10: 3-4) [9], on ne possède plus aucune indication permettant de dire que les chrétiens faisaient une telle comparaison. On peut donc supposer que celle-ci a été abandonnée très tôt, probablement dès le début du 2^e siècle [10] parce qu'elle était incompréhensible pour ceux qui ne connaissent pas les commentaires juifs de la Bible auxquels Paul fait allusion, et surtout parce qu'elle est finalement assez pauvre. Pour autant, cette comparaison ne fut pas abandonnée par tout le monde : elle s'est manifestement maintenue dans un certain courant, sans quoi on ne pourrait pas expliquer que, avec insistance (c'est-à-dire par trois fois [11]), le Coran identifie Mariam, mère de Jésus selon son nom araméen, à Mariam, sœur d'Aaron selon les targums (ou commentaires bibliques, en araméen aussi).

Ce ne sont pas les écrits du judaïsme rabbinique qui exaltent la mère de Jésus en la comparant à la Mariam sœur de Moïse ; au contraire, il l'injurie plutôt. Précisément, le Coran prend la défense de la réputation de Mariam face aux imputations rabbiniques (contre la droiture de sa vie – cf. Q. 19,28 – voir note 11).

En d'autres mots, l'auteur ou les auteurs de tous ces passages du Coran connaissent bien non seulement la littérature juïque (écrite en araméen ou en hébreu, deux langues qu'ils doivent pratiquer) mais sont des héritiers d'une tradition remontant au temps des apôtres. Leur portrait historique se dessine : ils sont nécessairement juifs, quoiqu'opposés au judaïsme rabbinique, mais pas chrétiens pour autant. Ceci correspond exactement aux positions des judéo-nazaréens, nous allons y venir.

• Troisième exemple tiré du Coran : Marie dans la Trinité ?

Pour terminer, abordons le verset 116 de la sourate 5.

Depuis 2005, sa signification a été démontrée et publiée. Même à l'époque, ce n'était pas un scoop : plusieurs commentateurs coraniques anciens l'avaient signalée il y a quelques siècles. Simplement depuis 150 ans que l'islamologie occidentale existe, personne n'avait songé à interroger des chrétiens araméens (chaldéens ou assyriens) en leur demandant comment ils appellent l'Esprit Saint ; ils disaient et disent toujours : « Mère de Jésus ». Cette expression, propre à la théologie araméenne, se retrouve dans les écrits des Pères de l'Église orientaux [12].

Sans cet éclairage qui fournit le contexte historique réel, le musulman, obligé de lire le Coran comme Parole de Dieu dictée en arabe, lit ce verset Q. 5,116 comme signifiant que les chrétiens feraient de Marie le troisième pôle de la Vie trinitaire ; en fait, dans la perspective du Jour du Jugement, il fait simplement dire à Dieu et à Jésus – mais de manière ironique – :

“Quand Dieu dira : ‘Isa (Jésus), fils de Mariam, as-tu dit aux gens :
Prenez-moi **et ma mère** pour deux divinités, à côté de Dieu ?...”

Tout chrétien rétablira la vérité de sa foi auprès des musulmans. Ceux-ci ont cependant la réponse coranique toute prête : “Regarde comme ils mentent contre eux-mêmes” (Q. 6,24). Face à ces accusations insensées, comment se fait-il que l'islamologie n'ait pas détrompé les musulmans ? Pourquoi même certains islamologues sont-ils allés jusqu'à imaginer une sorte de secte *mariamite* qui, justement, aurait professé une telle doctrine ?

Était-ce uniquement pour complaire à l'interprétation islamique ? Bien sûr, cette « explication » par une hypothèse sans fondement [13] fait les choux gras de la propagande islamique [14] (elle utilise ainsi assez souvent les commentaires savants de l'islamologie). Mais cette raison, quoique réelle, paraît légère. Même sans recourir à la tradition araméenne, il suffit de consulter divers commentateurs musulmans traditionnels [15] pour comprendre que l'expression « mère de Jésus » ne peut désigner ici une autre personne que l'Esprit Saint. Alors, pourquoi l'islamologie n'en a-t-elle pas parlé ?

C'est qu'elle se veut logique. Si un verset du Coran ne s'explique que par un contexte syro-araméen, la naissance de l'islam doit se situer également dans un tel contexte : on est donc amené à envisager pour l'islam un lieu originel autre que le sud de l'Arabie. Jusqu'à la fin des années 70, on manquait d'arguments en ce sens, mais les travaux de Patricia Crone († 2015) et Michael Cook [16] essentiellement ont ouvert la perspective de situer le proto-islam dans le nord de l'aire arabe, vers la Syrie – donc dans un environnement syro-araméen.

Les conséquences de cette perspective effraient, et plus encore lorsqu'on réalise l'absence totale de sources et preuves pouvant confirmer que la Mecque des traditions musulmanes aurait bel et bien existé : le dossier mecquois est vide. En effet, il n'existe pas la moindre trace historique de cette ville avant la fin du 7^e siècle (les quelques indices proposés sur le web sont inexacts [17]). Que penser alors ? Pire : il y aurait de quoi considérer que les califes ont pu la créer pour y faire vivre Abraham et Ismaël [18] et donner ainsi un lieu et de la consistance à la croyance en la descendance *arabe* d'Ismaël [19]. Et même si l'on connaît mal le dossier islamologique, on peut s'interroger au moins sur l'actualité récente, qui a vu les Saoudiens détruire complètement le centre de La Mecque et en retourner le sous-sol sans y mettre au jour quoi que ce soit d'ancien. Voilà qui est légèrement ennuyeux pour une ville supposée dater de bien avant Abraham – ce que beaucoup de Saoudiens ont donc de fait cessé de croire...

À l'issue de l'étude de ce troisième exemple, la même conclusion s'impose que pour les deux premiers : les instigateurs et prédicateurs du proto-islam ne sont assurément pas arabes. Ils font manifestement partie du monde juif tout en étant radicalement opposés au judaïsme rabbinique. Et ils héritent de traditions chrétiennes tout en étant opposés également à la foi chrétienne. Logiquement, ils appartiennent à un courant de juifs ex-chrétiens qui est certainement très ancien. Or, un tel courant existait, il est même assez connu – en dehors du champ habituel de l'islamologie. Ce sont les premiers *post-chrétiens*.

L'hypothèse « d'emprunts aux christianismes hérétiques »

L'analyse d'une autre « hypothèse explicative » de l'islam, bien différente de celle de Volker Popp, va nous servir maintenant pour avancer dans notre recherche : on la trouve dans un article récent d'Olivier Hanne[20]. Ainsi, nous avons presque les deux extrêmes en matière « d'explication » – à thème religieux tout au moins.

Cette fois, ce ne sont plus des Arabes « chrétiens hérétiques » qui sont postulés être les sources d'inspiration de Mahomet, ce sont, indirectement, les Églises orientales elles-mêmes. Cette idée, Hanne ne l'a pas inventée, elle est apparue dans la tradition islamologique occidentale depuis longtemps. Quoi de plus simple en effet comme concept : les chrétiens d'Orient étant considérés comme des « hérétiques », Mahomet s'est fait le réceptacle de leurs conceptions *non orthodoxes* (si l'on peut dire) du Christ – ou de discussions à ce sujet. Et de même que Mahomet en a tiré une nouvelle religion, Hanne tire de cette vieille idée une version nouvelle, insistant sur le rôle lumineux du *Prophète*, habillé en redresseur d'hérésies : “Les erreurs chrétiennes dénoncées par le Coran sont des déformations de doctrines monophysites ou nestoriennes”, écrit-il [21].

Les Églises préchalcédoniennes, responsables de l'islam ?

En toute logique, s'il dénonce des « erreurs chrétiennes », Mahomet aurait dû devenir un chrétien *copte* (ou *monophysite* selon le langage méprisant occidental), ou alors *assyro-chaldéen* (en Occident, on appelle ces chrétiens araméens du nom caricatural de *nestoriens*), ou même encore un chrétien *occidental* (byzantin ou latin) qui, précisément, tend à considérer tous ces chrétiens d'Orient préchalcédoniens comme des hérétiques. Pourquoi donc Mahomet ne s'est-il pas fait chrétien (à supposer qu'il ait d'abord été païen, la rémanence d'un polythéisme ancien étant un autre postulat de la légende islamique [22] – un de plus) ?

Remarquons que, après les clarifications intervenues au 20^e siècle, la reconnaissance réciproque de la foi et des sacrements entre toutes Églises d'Orient et d'Occident est totale. Les différences entre elles n'ont jamais été que culturelles (et principalement dues à l'inculturation gréco-latine) ou cultuelles. Ces différences n'ont jamais affecté le contenu même de la foi – seulement la richesse de ses expressions et parfois de sa compréhension.

Ceci étant précisé, l'hypothèse de Hanne se réduit à l'idée de traditions « erronées » orientales qui auraient influencé Mahomet. S'il s'agit là “de nouvelles approches, autres que celles propagées par la version officielle [des origines de l'islam]” [23], on attend de les voir mettre en question sérieusement la légende islamique. Au contraire, les suppositions de l'auteur les confortent largement. Par exemple, il propose une carte d'Arabie indiquant 29 lieux des « expéditions et batailles menées du vivant de Mahomet » (trois seulement sont marquées d'un point d'interrogation). En réalité seul le récit de la bataille de Muta (fin 629 ou 630, près du Jourdain) semble recouvrir une réalité historique, vu qu'il est recoupé par des sources non musulmanes. Les autres « expéditions et batailles » ne sont tirées que des récits islamiques tardifs, qui participent de la reconstruction imaginaire la vie de Mahomet.

On comprendra mieux le problème à l'aide de l'exemple des « versets sataniques ».

Des versets du Coran ont-ils été dictés par un démon ?

Les « versets sataniques » sont des versets du Coran que la tradition attribue à Iblis-Satan parce qu'ils semblent faire l'éloge du polythéisme. Voici la présentation qu'en donne Hanne :

“Alors que sa prédication publique est rejetée et que le nombre des convertis ne dépasse pas deux cents personnes [comment sait-on cela ?], Mahomet aurait été tenté par un accommodement proposé par les Mecquois, épisode que rappellent des versets de la sourate 53 qu'il aurait prononcés: « *Avez-vous considéré al-Lat et al-Uzza, et l'autre, Manat, la troisième ? Ce*

sont des déesses sublimes dont l'intercession est à implorer. » Le prophète justifiait le culte des trois déesses du Hedjaz. Mais apprenant le soir par Gabriel que sa langue – et non son cœur – avait été inspirée par Satan, il rejeta aussitôt le passage en question.

Si la tradition nie le consentement du prophète à ces versets, l'analyse montre qu'il cherchait un accord théologique avec les païens, leur concédant un culte envers les trois divinités en échange de la reconnaissance de la supériorité d'Allah." [24]

L'auteur dit procéder à une « analyse » du motif pour lequel la théologie islamique rejette ces versets Q 53,19-20 (qui sont absents, pour cette raison, de certaines éditions du Coran). Quelle est cette analyse ? Il imagine à ce rejet un substrat historique constitué par une volonté « d'accommodement » de la part de Mahomet à l'égard des païens (quels païens ?) de La Mecque (quelle Mecque ?), et va même jusqu'à mettre en scène le cœur du Mahomet de la légende islamique. C'est sans doute admirable du point de vue de la foi musulmane, mais le problème capital n'est même pas soulevé : comment et pourquoi donc un tel substrat serait-il à l'origine d'un récit aussi complexe et inventif ?

À proprement parler, il n'y a donc pas d'analyse. Et la *Sira* sur laquelle se fonde l'auteur ne livre pas "une image idéalisée du prophète" (p. 19), et encore moins une image historique du Mahomet réel (même si, marginalement, elle peut contenir quelques rares éléments rendant compte de la lointaine réalité historique à partir de laquelle on a bâti la légende).

Pourquoi l'islam doit qualifier ces versets de « sataniques »

La vraie question est : comment des « biographes » en arrivèrent-ils à fabriquer la théorie des « versets sataniques » ? A.-L. de Prémare avait raison : c'est pour « expliquer » de façon islamiquement correcte ce passage du Coran, les deux versets Q. 53,19-20. En effet, à partir du moment où le texte coranique fut présenté comme parole littérale de Dieu (fin du 9^e siècle, sous le califat d'al-Mutawakkil), les commentateurs du Coran ont dû faire face à un gros problème : ces versets semblant faire l'éloge de divinités ne pouvaient plus avoir été dictés par Dieu lui-même [25]. Par qui d'autre, alors ? Il a donc fallu faire intervenir Satan pour prendre la place de l'ange Gabriel à l'oreille de Mahomet durant un court instant, le temps de lui dicter les deux versets problématiques, devenus ainsi « sataniques ». CQFD.

Comment ces commentateurs se sont-ils arrangés alors pour donner un semblant de plausibilité à une telle « révélation satanique » ? Ils imaginèrent pour cela une visite de Mahomet à la Ka'ba de La Mecque, représentée comme remplie d'idoles dont al-Lat, al-Uzza et Manat [26] puisque le texte les mentionne. Pourquoi remplie d'idoles ? Parce qu'en vertu du dogme de la révélation coranique venant corriger les « révélations antérieures » juive et chrétienne, les Arabes mecquois devaient avoir été des polythéistes (c'est-à-dire des Arabes non contaminés par ces révélations antérieures corrompues). Que la Ka'ba ait déjà été purifiée 2400 ans plus tôt par Abraham, selon la même légende de ces commentateurs, ne contredit en rien l'action prêtée à Mahomet, puisqu'il fallait bien que les Arabes soient retombés entre-temps dans l'obscurantisme de l'ignorancité (*jahiliya*). Pas de lumière à apporter aux Arabes et au monde sans cela !

Comprendre le discours théologique de l'islam dans son « vrai sens »

Les démonstrations sont imparables, sauf que leur logique fonctionne à rebours : elle part des conclusions pour en déduire les étapes antérieures du raisonnement. Considéré sous cet angle, c'est-à-dire si on le reconstruit à l'envers (et donc tel qu'il a été construit en fait), le récit islamique s'explique alors jusque dans les détails. Mais il faut commencer par prendre ce récit au sérieux, ce que les esprits étroitement cartésiens refusent généralement de faire.

Quant à ce que le texte coranique voulait vraiment dire par ces versets qualifiés de « sataniques », on comprend qu'il s'agit d'une rhétorique de prédicateur, dénonçant sarcastiquement les pratiques superstitieuses des Arabes. On peut trouver une telle rhétorique dans la Bible, par exemple quand le prophète Elie crie aux prophètes de Baal : "Criez à haute voix, puisqu'il [Baal] est dieu ; il pense à quelque chose, ou il est occupé, ou il est en voyage ; peut-être qu'il dort, et il se réveillera" (1Rois 18,27) – s'il fallait

lire ce passage à la manière musulmane, on devrait penser que le Dieu de la Bible a dit que Baal était Dieu (donc Dieu est polythéiste) ! Bref, les Arabes auxquels s'adresse la prédication avaient simplement conservé des pratiques superstitieuses [27] (comme les Arabes d'aujourd'hui en ont toujours). La question des « versets sataniques » est ainsi réglée sous tous ses aspects.

Le point que l'on pourra retenir, c'est qu'effectivement l'islam s'enracine dans une certaine « hérésie chrétienne » mais que celle-ci n'a aucun rapport avec les Églises que nous connaissons en Orient ou en Occident : elle est antérieure à leur constitution. Et elle doit remonter même à la fin de la première génération (judéo)chrétienne.

Le nœud de la première génération (judéo)chrétienne

En effet, aucune « hérésie », aucun mouvement religieux même, ne naît jamais de l'inspiration soudaine d'un fondateur. Le christianisme ne peut se comprendre, par exemple, sans son enracinement au plus profond des traditions juives c'est-à-dire hébréo-araméennes. Nos courtes études coraniques ont révélé un mouvement juif non rabbinique et ex-chrétien qui doit remonter loin également, l'islam étant quant à lui son habillage arabisé qui a pris très progressivement la forme et le contenu que nous connaissons (à partir des années 640 et jusqu'au 10^e siècle). Où situer exactement le point de départ ?

On ne peut pas remonter plus haut que la première génération chrétienne et le plus probable est que ce point de départ se situe juste après celle-ci. En effet, les débuts du christianisme sont une histoire intégralement juive, et les non Juifs qui s'y sont agrégés progressivement n'eurent une influence qu'après plusieurs générations – quant aux premiers évêques de Rome, ils sont tous des Juifs. Et, selon la vision des Pères de l'Église et d'abord de Jésus lui-même et du Nouveau Testament [28], cette génération avait été préparée durant les siècles précédents pour jouer un rôle décisif dans l'histoire du monde à ce moment-là – c'est-à-dire dans les années 30 à 70, si l'on considère qu'une génération biblique représente 40 ans.

Les années 30 à 70 du premier siècle, et le premier *messianisme*

On comprend mieux quand on regarde le travail immense réalisé dans ces années par les apôtres et leurs disciples partant de Jérusalem dans toutes les directions du monde, moins sans doute vers le Nord et le Sud (Caucase et Roumanie d'une part, Egypte et Nubie-Ethiopie de l'autre) que le long de l'axe Est-Ouest (le monde gréco-romain d'un côté, l'empire parthe, l'Inde et la Chine de l'autre). Les traditions chrétiennes avaient toujours gardé le souvenir de cette expansion de l'Annonce (Chine comprise), ce que l'archéologie récente est venue confirmer et expliquer – il y avait en effet des communautés hébréo-araméennes partout dans le monde (accessible) de l'époque, au point, semble-t-il, qu'il y avait davantage de Juifs vivant hors de Palestine que là [29] : ce sont eux que les apôtres allaient visiter !

De ces millions d'hébréo-araméens, nombreux paraissent être ceux qui ont suivi les apôtres [30], malgré l'opposition sanglante de la famille des grands prêtres au pouvoir à Jérusalem, et celle d'une majorité du mouvement pharisien. Dans le même temps, parmi les groupes refusant l'Annonce ont poussé les racines du messianisme, d'abord dans l'entourage du roi Hérode Agrippa qui finissait par s'exalter comme Messie [31] ; puis, après l'assassinat de l'apôtre Jacques de Jérusalem, cet esprit messianiste se répandit jusqu'à susciter en l'an 66 une rébellion contre le protectorat romain, qu'on a appelée la « première guerre juive » et qui aboutit à la destruction du Temple en 70. Finalement, après 70, prenait forme la première doctrine messianiste, c'est-à-dire le premier projet d'asservissement du monde au nom de Dieu, séparant les humains en « bons » et « mauvais » et concevant le salut du monde par la soumission ou l'éradication physique des « mauvais » [32].

Remarquons que si le Temple est détruit en août 70 – par accident selon Flavius Josèphe qui est la source historique principale pour la connaissance de ces événements –, le sort de Jérusalem révoltée était déjà scellé en avril de la même année, quand les Romains eurent fini d'encercler la ville : il y avait juste 40 ans à ce moment-là que Jésus était mort et s'était relevé, selon le témoignage des apôtres et de tous ceux qui l'ont vu – ce que nierait précisément le courant ex-chrétien « messianiste » dont l'islam sera l'héritier

cinq siècles plus tard.

Les enjeux de cette histoire sont tels qu'énormément de documents (au sens large : écrits, pièces d'archéologie, etc.) ont été systématiquement détruits ou occultés – ce qui est le cas aujourd'hui encore, et pas seulement de la part d'islamistes brûlant ou faisant exploser les vestiges du passé. Les chrétiens, eux, ont toujours eu à cœur de conserver le maximum de ces données du passé, notamment par un travail de constitution de bibliothèques qui est une constante aussi bien chez les chrétiens d'Orient que d'Occident. Le problème auquel on est confronté pour le 1^{er} siècle en particulier est le nombre restreint des données disponibles (il en resterait aussi quelques-unes qui sont « tenues sous le coude »). Comme ailleurs en histoire, on est obligé d'avancer par convergences de données et d'indices disponibles, dont il faut d'abord peser la valeur et analyser le contenu. Certes, il n'existe jamais de preuve historique absolue. Pour autant, il apparaît rationnellement impossible d'écrire une histoire de ce siècle-là sans mentionner le personnage de Jésus ni les documents en rapport avec l'Annonce portée par ses disciples dans le monde ; une telle manière de faire de l'histoire serait tronquée, et, de plus, rendrait obscure la transformation des mentalités depuis le monde antique vers celles qu'a façonnées l'ère chrétienne (par exemple l'affirmation de la dignité de tous les humains), ainsi que les phénomènes liés à cette transformation – c'est-à-dire qu'elle rend incompréhensible ce qui fait le monde d'aujourd'hui.

Une synthèse en 2005, *Le messie et son prophète*

On pourra toujours dire que la quantité de données disponibles relatives au 1^{er} siècle permet difficilement de retracer l'apparition du courant messianiste dont l'islam sera un héritier direct et qui, déjà, aura inspiré d'autres courants auparavant. Nous ne le pensons pas, pour autant que soit regardé le dossier islamologique **étendu à tous les aspects qui sont les siens** : « historiographie » islamique, archéologie, géographie, exégèse coranique, études bibliques et araméennes, études judaïques, linguistique, topographie, études des manuscrits de la mer Morte, ainsi que de leurs lieux (en particulier Qumrân [33]), et de la littérature eschatologico-guerrière dite « juive » (non rabbinique) parfois mal étiquetée (« intertestamentaire ») et inexactement comprise, etc. Pour l'essentiel, ce travail a été fait en 2005. Les 1100 pages du *messie et son prophète* ne sont pas une énième tentative de rationaliser la légendologie islamique mais une *synthèse* du dossier historique, qui, s'appuyant sur de nombreux prédécesseurs en islamologie (Patricia Crone, Robert Hoyland, Joseph Azzi, Jean-Marie Magnin, etc.) comme dans les domaines connexes, fournit à ce dossier un cadre ouvert et cohérent.

Elle rend compte en effet des diverses données de ce dossier, y compris les données apparemment contradictoires ou incohérentes ou même aussi invraisemblables que *l'isra* ou *l'ange dictant mot à mot le Coran*, et même les données des recherches qui l'ont suivie depuis plus de dix ans : celles-ci en effet n'ont jamais fait que confirmer les perspectives qu'elle ouvrait, ou éclairer des points qu'elle n'avait pas pu aborder (ou abordés trop vite). Toute recherche implique des confrontations, et elle y est précisément ouverte, par exemple récemment avec la publication des travaux de Dan Gibson [34]. Ainsi, cette synthèse apparaît féconde, et elle rend compte même du processus logique fondamental qu'ont suivi les « traditions » islamiques pour se constituer, en vue d'empêcher les adeptes de l'islam d'avoir accès à leurs véritables origines et de les enfermer à vie dans un système légendologique justifiant les conceptions politico-religieuses héritées de ces origines (et qui justifie aussi le pouvoir absolu des califes).

Il n'est pas possible de la reproduire ici ni même d'en résumer les analyses mais on peut essayer de dresser un portrait rapide de la première secte messianiste [35], qui s'est organisée après l'an 70. Selon Eusèbe de Césarée et Epiphane de Salamine, son origine est liée à la communauté judéo-chrétienne fuyant Jérusalem en 68 et se réfugiant vers l'Est guidée par le successeur de l'apôtre Jacques le Juste, Syméon, un autre cousin du Seigneur, non seulement à Pella en Décapole mais en d'autres endroits de Syrie, précise Epiphane [36].

L'hérésie messianique première, celle des « judéo-nazaréens »

L'échec de la rébellion en 70 fut regardé comme une punition divine [37]. Les Judéens chrétiens retournèrent à Jérusalem, mais une petite partie d'entre eux refusa de suivre et décida de continuer à

« camper dans le désert », selon l'image biblique (ce qui ne les empêchait pas en Syrie de former des villages ou d'habiter en ville)[38]. Ce groupe reprit le nom de « Nazaréens » tombé peu auparavant en désuétude au profit de l'appellation de « chrétiens » (c'est-à-dire « messiens », disciples du *Messie*) [39] – pour manifester leur opposition à l'enseignement des apôtres (deux d'entre eux étaient pourtant encore vivants en ce temps). Leur doctrine héritait leur enseignement mais en le tordant radicalement en un projet de domination politico-religieuse mondiale. Pour éviter les équivoques et les discussions oiseuses [40], nous privilégions pour ces premiers messianistes la dénomination de « judéo-nazaréens », qui a l'avantage de rappeler leur origine première judéenne.

Concernant le proto-islam, certains ont avancé que celui-ci ne pouvait pas déjà être mû par un projet de conquête mondiale (hérité du judéo-nazaréisme), mais que l'idée en serait survenue peu à peu à un calife – ou un beau matin peut-être. Mais si l'on se fonde sur les documents, cette idée ne tient pas. Alors même que les proto-musulmans ne se sont pas encore tournés vers Damas (prise en 636), Sophrone de Jérusalem affirmait (en 634 dans une homélie) qu'ils "se vantent de **dominer le monde entier**" [41]. Or on trouve littéralement une telle invitation divine dans le Coran :

"Nous avons écrit dans le Psautier, après le rappel : *Oui, ils hériteront de la Terre, mes serviteurs, gens de bien*" (Q. 21,105).

Ce verset reflète notamment quatre passages du psaume 37 [42] mais aussi cette revendication dont témoigne un livre apocalyptique cher aux judéo-nazaréens où on peut lire :

"Si le monde a été créé pour nous, pourquoi n'entrons-nous pas en possession de ce monde qui est notre héritage ?" (4Esdras 6,56)

En fait, ce que beaucoup comprennent difficilement, c'est que, indépendamment de ses adeptes, le messianisme soit porteur *en lui-même* d'une haine sacrée contre les ennemis de la Cause (que celle-ci soit Allah ou autre chose), alors que cette caractéristique est simplement due au but final poursuivi, celui de purifier la terre :

"Ceux qui... s'efforcent au désordre sur **la terre**, leur salaire sera d'être tués ou crucifiés, ou que leur soit coupée la main et la jambe opposées, ou qu'ils soient expulsés de **la terre** : voilà pour eux l'ignominie ici-bas ; et dans l'au-delà, il y a pour eux un grand châtement" (Q. 5,33).

Ce projet de purification de la terre était implicitement présent dans le titre complet de « calife » – *calife (lieutenant) de Dieu sur la terre* – titre actuellement revendiqué par l'émir de l'Etat islamique. Un tel titre fut utilisé il n'y a pas si longtemps par le général dictateur soudanais Numeiry, en 1984, quand il lança sa guerre d'extermination et d'islamisation des populations noires et chrétiennes du Sud-Soudan. On ne parle plus de ce précédent, peut-être parce qu'il s'agit d'un génocide gênant pour la *political correctness* du monde médiatique.

Islamodolie contre regard partagé sur l'accomplissement des temps

Ainsi, la recherche fait apparaître l'identité de fond de l'islam. Ce n'est ni une « spiritualité », ni l'inspiration auto-persuasive d'un bédouin du désert, ni une intervention divine – si tant est qu'à la manière islamique, on puisse en faire une donnée historique parmi d'autres. La question se pose même d'employer encore la qualification de « religion ». L'islam radical est radicalement un projet rêvé et espéré, celui de parvenir à éradiquer physiquement et donc politiquement le mal du monde – le mal étant assimilé aux mécréants, voire aux « mauvais musulmans ». Il s'agit donc de rien de moins que de sauver le monde, ce qui représente pour ceux qui en sont convaincus un bien tellement supérieur à tout le reste qu'est déclaré bon à l'avance tout ce qui y conduira, c'est-à-dire conduira à la prise du pouvoir et à l'éviction des « ennemis de Dieu ». Ces « ennemis » sont ceux qui sont extérieurs au groupe des sauveurs choisis par Dieu, les non-musulmans, et dans une certaine mesure les femmes aussi, qui « portent en elles l'Ennemi » car, sauf si elles sont fanatiques, elles risquent toujours de détourner les militants du rêve à accomplir [43]. Bien sûr les pires potentialités de l'islam ne se concrétisent pas à tout moment et partout ; le bon sens humain et les sociétés civiles opposent une résistance. Et concernant ce qui sert de « beau modèle » à suivre par tout musulman, on peut avoir plus que des doutes : les meurtres de masse attribués à Mahomet selon la « tradition » islamique paraissent historiquement plus que douteux – ainsi que son attitude envers les femmes. Mais précisément, le fait que la légende le présente ainsi est encore plus

grave que si le personnage historique avait commis réellement tous ces méfaits. Et nécessairement, nombre de croyants seront tentés d'imiter ce modèle, à toutes les époques et partout – et cette imitation ne sera pas le fait particulier de « déséquilibrés ».

Evidemment, un tel rêve rend facilement manipulables ceux qui en sont plus ou moins imprégnés. Et manipulables par d'autres que par les seuls pouvoirs islamiques. De nombreux musulmans en sont conscients. C'est pourquoi, le dialogue avec les musulmans est plus nécessaire que jamais, mais il ne peut pas exister en dehors de ces deux axes :

- dénoncer les groupes et les pouvoirs qui utilisent le rêve islamique en vue de leurs propres projets de domination ;
- et surtout dénoncer le rêve lui-même.

C'est ici qu'intervient l'*islamodulie* – c'est-à-dire la *vénération (dulie)* envers le *rêve-islam* –, qui imprègne tant de responsables politiques (voire chrétiens, les seconds n'étant, eux, pas liés par l'argent saoudien ou qatari, comme on le sait aujourd'hui à propos de Barack Obama et d'Hillary Clinton – sans parler de leurs liens avec les Frères Musulmans). Cette islamodulie contribue à empêcher les musulmans d'accéder à leurs véritables origines, allant jusqu'à passer sous silence les avancées de la recherche islamologique élargie, spécialement depuis une décennie, et à bloquer toute discussion. De ce fait, toute réponse possible à l'[endoctrinement](#) islamique relatif à Dieu et au sens de l'histoire (« eschatologique ») est écartée. Même un journaliste de *France Info* a perçu le problème quand il a dit le 19 juillet à 20 h 40 – commentant les attentats sanglants de Paris, de Bruxelles et de Nice –: “Nous avons oublié que trois milliards d'hommes ont une pensée eschatologique”. On aimerait que beaucoup aient dit la même chose (hormis le fait que les musulmans sont loin d'être trois milliards !).

Car il s'agit de prendre en compte rationnellement le scandale réel, pour tout croyant, de l'emprise du mal sur le monde – emprise que dénoncent l'islam et les islamistes à leur façon, et que ces derniers croient combattre par leurs actions violentes. Si l'islamologie servait à une telle prise en compte du cœur de la pensée et de l'identité islamiques, elle serait d'une utilité incommensurable. C'est toute la question : couvrir ou découvrir ce qu'est l'islam ?

[1] L'appellation de *muslim* et celle de *islâm* apparaissent seulement au cours du 8^e siècle comme désignations du mouvement qui s'est rendu maître du Proche-Orient. Ces mots se trouvent dans le texte coranique, mais originellement au seul sens de *soumis* et de *soumission*.

[2] Concernant le récit du voyage nocturne, son analyse montre qu'il a été composé en partie en vue de fournir une certaine lecture au verset Q. 17,1 (on la trouvera aux pages 41-42 et surtout 314-325 de *Le messie et son prophète*, tome II – p.320-330 de la première édition). Depuis Gustav Weil (*Historisch-kritische Einleitung in den Koran*, 1^e éd. Bielefeld 1844, p.65-66 ou 2^e éd. Bielefeld 1872, p.74-76), beaucoup d'islamologues voient un ajout dans ce verset ; les premiers mots sont certainement originels (jusqu'à la rime en *-an*) : “Louange à Celui qui a fait partir son serviteur de nuit”, la suite étant une longue glose tardive.

Quant à l'action « dictatrice » de l'ange Gabriel, elle est sensée rendre compte des versets Q.25,4-5 , Q. 76,23 et Q. 87,6.8 – qui autrement prendraient un sens très différent – en même temps qu'elle assure l'origine divine du Coran (on en trouvera l'analyse dans l'annexe D.5 aux pages 471-475 du même tome – p.477-481 de la première édition).

[3] A.-L. de Prémare, *Les fondations de l'Islam*, 2002, p.10.

[4] Par comparaison, c'est comme si pour écrire l'histoire de l'URSS, la soviétologie s'était fondée uniquement sur les documents de la propagande soviétique (malheureusement, c'est ce qui est arrivé pour une certaine part), ou encore comme si, pour établir la biographie de Karl Marx, on s'interdisait d'utiliser autre chose que les études faites aujourd'hui par le parti communiste nord-coréen (puisque deux siècles après Marx, le parti communiste soviétique, lui, s'est désintégré).

[5] Quelques exemples parmi les plus simples et explicites (pour ce qui est non un jeu de concepts mais quelque chose que les chrétiens ont toujours dit dépasser la pure rationalité) : les récits relatifs à la Transfiguration en Matth. 17,5 ; Marc 9,7 ; Luc 9,35 (comp. à 2 Pierre 1,17).

On peut lire aussi en Jean : “Philippe, qui me voit, voit le Père” (8,14) ; “Avant qu'Abraham fût, je suis (8, 58) ; “Le Père et moi, nous sommes Un” (10, 30) ; “Le Père est en moi et je suis dans le Père” (Jean 10, 36-38) ; “Ne crois-tu pas que je suis dans le Père, et que le Père est en moi ?” (Jean 14, 9-11) ; “Mon Père, glorifie-moi en toi de la gloire que j'avais en toi avant que le monde fût” (Jn 17, 5).

Ou dans les *lettres* : “Aucun de ceux qui dominent ce monde ne l'a connue [cette sagesse], car, s'ils l'avaient connue, ils

n'auraient jamais crucifié le Seigneur de gloire" (1ère Aux Corinthiens 2, 7-8) ; "Jésus-Christ est antérieur à tout et tout subsiste en lui" (Aux Colossiens 1, 17) ; "En lui habite réellement la plénitude de la divinité" (Aux Colossiens 1, 19).

Quant aux trois pôles de la Vie divine, personne n'aurait pu les inventer dans un récit ; ils doivent provenir d'événements de la vie ou de paroles de Jésus lui-même. Au Jourdain, on relèvera que l'Esprit Saint descend sur le Fils tandis que le Père proclame son plaisir dans le Fils (Matthieu 3, 16-17). En Matthieu 28,19 on peut lire : "Baptisez-les au nom du Père, du Fils et de l'Esprit Saint". La divinité de l'Esprit Saint ressort aussi de Actes 5,3-42 et déjà de Ac 1,2.5 (paral. Romains 8,9), Ac 2,1-4 et Ac 3,16. La formule finale de 2 Corinthiens 13,13 est tout à fait trinitaire.

[6] Parmi les innombrables exemples possibles, prenons ce témoignage de Irénée de Lyon († 201), *Démonstration de la prédication apostolique* : " Le baptême, nous le recevons : au nom de Dieu le Père, au nom de Jésus Christ, le Fils de Dieu, qui s'est fait homme, qui est mort, et qui est ressuscité, et dans l'Esprit Saint de Dieu." (3b – trad. *Sources chrétiennes* n° 406). Son autre livre qui nous est parvenu, le *Traité contre les hérésies*, est intégralement consacré à réfuter ceux qui nient l'égalité divine du Fils ou de l'Esprit avec le Père ; on y trouve par exemple cette formule (au livre I) : "Le Christ Jésus notre Seigneur, notre Dieu, notre Sauveur et notre Roi".

[7] Cf. *Lieux saints communs, partagés ou confisqués : aux sources de quelques péripécies coraniques (Q 19: 16-33)*, dans Isabelle Dépret & Guillaume Dye (éds), *Partage du sacré : transferts, dévotions mixtes, rivalités interconfessionnelles*, pp. 55-121 (téléchargeable sur www.academia.edu/2092856).

[8] Régis Blachère, 1999 (1957), *Le Coran (al-Qor'ân)*, Paris, Maisonneuve et Larose, p. 332, note 35.

[9] "Nos pères... ont été baptisés en Moïse dans la nuée et dans la mer, tous ont mangé le même aliment spirituel et tous ont bu le même breuvage spirituel. Car ils buvaient à un rocher spirituel qui les suivait : ce rocher, c'était le Christ" (1 Corinthiens 10:3-4).

Ces deux versets se rapportent aux Hébreux traversant le désert sous la conduite de Moïse et fait un parallèle entre le rocher-puits qui suivait le peuple assoiffé et qui était dû à la prière de la Mariam Biblique (selon des Targums très connus), et la nouvelle Mariam qui donne l'eau vive qu'est Jésus au nouveau peuple pour sa traversée du temps présent, cf.

www.eecho.fr/les-plus-anciennes-representations-de-marie/#1Co_10_3-4.

[10] On peut penser qu'elle a cependant subsisté dans l'iconographie, et même jusqu'à nos jours : voir les commentaires [de](#)



[cette image](#)

[11] Q. 19,28 : [à propos de Mariam qui est enceinte de Jésus] "Ô sœur d'Aaron, ton père n'était pas un homme indigne, ni ta mère une prostituée" ;

Q. 66,12 : [également à propos de Mariam, mère de Jésus – 'Imrân-'Amrâm étant le nom du père de la Mariam biblique] "Et Mariam, fille de 'Imrân, qui se garda vierge, en laquelle Nous insufflâmes [un peu] de notre Esprit..." ;

Q. 3,35-36 : [à propos de la mère de Mariam, qui consacre celle-ci à Dieu conformément à la tradition hébréo-chrétienne que l'on trouve dans le *Protévangile de Jacques*] "Quand la femme de 'Imrân dit : ...".

[12] La dimension « maternelle » de l'Esprit est tellement habituelle dans la théologie de l'Eglise de l'Orient, qu'elle est appliquée aussi au chrétien. De celui qui se marie, Aphrahate (dit *le Sage de Perse*) redoute qu'il oublie "son Père et l'Esprit Saint sa mère" (*Les exposés* [écrits entre 336 et 345], trad. Marie-Joseph Pierre, *Sources Chrétiennes* n° 359, Paris, Cerf, 1989, t.2 p.791). La théologie féministe américaine s'est emparée de cette manière de parler araméenne, mais [en la détournant](#).

[13] De cette secte, on ne trouve nulle trace dans le Coran ni dans la tradition islamique, ni même ailleurs.

Certains se sont jetés sur la notice 79 du *Panarion* d'Epiphane de Salamine. Remarquons d'abord que celui-ci avait pour but d'arriver au chiffre de 80 « hérésies » pour son *catalogue* – à cause du nombre des concubines mentionné dans le Cantique des Cantiques ; pour ce faire, il utilise tout ce dont il a entendu parler (en oubliant qu'il n'existe jamais que deux hérésies fondamentales, au sens de [dérives de la foi](#), ce que Irénée avait montré). Ainsi, il fait appel à certains courants philosophiques de l'Antiquité grecque, et même à la religion du temps de Noé (qu'il appelle le scythisme). Ici, il mentionne un groupe de femmes qui, en Syrie, se réunirait pour partager de petits gâteaux après les avoir présentés à la Vierge Marie. En réalité, il n'en sait pas grand-chose, mais il explique longuement en quoi il s'agit d'une « hérésie » (qu'il oppose à celle de la notice 78 qui nie la virginité de Marie). Ces « vilaines femmes » sont accusées par Epiphane de pasticher l'Eucharistie, rien de moins, alors qu'elles ne font probablement qu'un acte de piété inspiré par des habitudes traditionnelles païennes telles que l'offrande de gâteaux à Ištar, la Reine du ciel (c'est-à-dire Astarté, la déesse mésopotamienne de la fécondité – cf. Jérémie 7,18; 44,19) ou à Cérès (cf. Hérodote, *Hist.* II, 47).

Bref, l'idée de remplacer l'Esprit Saint par la Vierge Marie dans le mystère trinitaire est simplement l'invention de ceux qui ne veulent pas comprendre le sens de Q.5:116 – qu'ils soient musulmans ou occidentaux.

[14] Cf. intervention d'Hichem Djaït dans *Jésus et l'islam* : [youtube.com/watch?v=qO-d-L8agH0&feature=youtu.be&t=2m14s](https://www.youtube.com/watch?v=qO-d-L8agH0&feature=youtu.be&t=2m14s).

[15] Tabarî, al-Baydawî, al-Zamahšarî, al-Jalâlayn ou d'autres encore moins connus : tous indiquent à propos de ce verset Q 5,116 qu'il s'agit de l'Esprit-Saint et non pas de la Vierge Marie – cf. Azzi Joseph, *Le prêtre et le prophète : aux sources du Coran*,

Paris, Maisonneuve & Larose, 2001, p.169.

[16] Patricia Crone & Michael Cook, *Hagarism. The Making of the Islamic World*, 1977.

[17] Par exemple, on continue d'avancer sur la toile que la ville de *Macoraba* mentionnée par le géographe Ptolémée (du 2^e siècle de notre ère) serait *Makkah*, mais celui-ci situe cette ville sur la côte et bien plus au nord – et la ville de Moka, il la situe en Syrie (*Géographie*, v, 17,5). Dans *Meccan trade and the rise of Islam* (Oxford, Basil Blackwell, 1987, p.134), après avoir passé en revue toutes les hypothèses proposées, Patricia Crone conclut : "Toutes ces suggestions doivent être balayées" ; et elle précise plus loin : "Il y a pire que l'absence de mention de La Mecque chez les auteurs antiques ; il y a son absence chez des auteurs comme Procope, Nonnosus et les ecclésiastiques syriaques qui auraient dû la mentionner" (p.137).

Dans *Le Seigneur des tribus. L'Islam de Mahomet* (Paris, Noësis, 1997, p.32-33), Jacqueline Chabbi tente de sauver La Mecque par un jeu d'hypothèses, rapprochant *Macoraba* de "la racine double *krb / kwr̄b*", car il semblerait que "*kwr̄b* a le sens de *faveur* ou de *bénédictio*n", ce que montrerait la "métathèse" de *krb* en *brk*. On objectera qu'une métathèse ne concerne jamais que deux consonnes voisines, ce qui n'est pas le cas ici.

[18] De plus, la lecture « islamique » du Coran oblige alors à considérer que la Ka'ba mecquoise qui y serait décrite daterait d'au moins Abraham, en vertu de Q. 2,125-127 où il est question d'un « lieu d'Abraham » et d'une « Maison-Temple » : si l'on ne construit pas à La Mecque une Ka'ba répondant à ces impératifs, le croyant risque de penser à un tout autre *Temple*.

[19] Dans la Bible, les Ismaélites ou « fils d'Ismaël » ne sont JAMAIS dits être des Arabes, et leur zone d'habitat ne correspond que très partiellement à celle des Arabes (selon Gn 25,18 ce serait le Yémen).

Au reste, les figures d'Ismaël, de Hagar ou même d'Abraham ne font pas partie des traditions proprement arabes ; René Dagorn a définitivement montré que jamais avant l'imposition de « l'islam » à toutes les tribus, aucun Arabe n'avait revendiqué ni même évoqué une paternité abrahamique (c'est-à-dire ismaélite, cf. *La geste d'Ismaël d'après l'onomastique et la tradition arabes*, Genève, Droz, 1981).

Pour autant, l'idée d'une religion d'Abraham adaptée aux Arabes ismaélites (ou qéturides) n'était pas neuve : elle apparaît par exemple dans le *Livre des Jubilés* (c'est l'objet du testament d'Abraham en *Jub.20,1-13* – cf. *Ecrits intertestamentaires*, Paris, Gallimard, 1987, p.716, ce que Patricia Crone et Michael Cook avaient relevé, *Hagarism...*, p.159 /note 48) – et aussi dans les versions les moins anciennes des *Testaments des douze Patriarches*, versions qui apparaissent judéo-nazaréennes à plus d'un titre (eschatologique, etc.). Mais chez les Arabes, l'idée est neuve, comme le montre l'insignifiance de la figure d'Ismaël dans le Coran : ce sont les traditions islamiques qui en feront un personnage important.

[20] Dans *La Nef* n° 283, juillet-août 2016, p.16-19. Olivier Hanne est médiéviste et islamologue, chercheur associé de l'université d'Aix-Marseille, auteur en 2013 de *Mahomet, le lecteur divin*, Belin, 2013 – un livre qui en reste à la superficialité de l'analyse critique.

[21] Cf. *La Nef* n° 283, juillet-août 2016, p.19.

[22] Plus exactement, ce « polythéisme arabe » est un postulat des raisonnements théologiques islamiques. "Si le Coran et l'islam, écrit G. R. Hawting, avec leur foi monothéiste et leur connaissance détaillée de la tradition monothéiste, s'enracinent dans une Mecque païenne dépourvue de toute présence juive ou chrétienne, on est nécessairement amené à en rendre compte comme d'une Révélation divine" (*The idea of idolatry and the Emergence of Islam. From Polemic to History*, Cambridge University Press, 1999, p.151).

[23] Ibidem, p.16, selon le chapeau de l'article. Il est possible que ce chapeau ne soit pas de Hanne, mais cela n'a pas vraiment d'importance.

[24] Ibidem, p.18.

[25] L'idée d'une dictée par un ange procède elle aussi d'une volonté « d'expliquer un passage du Coran », en même temps que de la nécessité d'expliquer comment le « Prophète » a eu l'inspiration de son Coran. Après 743, on disait encore que ce fut durant son sommeil (cf. la notice de Jean de Damas : "Ils répondent que c'est pendant son sommeil qu'il [Mamed] a reçu l'écriture" (*Ecrits sur l'Islam, Sources Chrétiennes* n° 383, Paris, Cerf, 1992, p.215). Mais comme, pour des raisons complexes, le texte coranique fait allusion à un moment donné à quelqu'un qui dicte, il faut que ce qui est dicté soit le Coran et que ce quelqu'un soit un ange de Dieu.

[26] L'archéologie en trouve des traces en Arabie, notamment à Pétra.

[27] En fait, les prédications coraniques s'adressaient à des Arabes chrétiens, ce qu'une exégèse rigoureuse du texte coranique permet de comprendre assez vite (tome II, p.43-46 – voir aussi lemessieetsonprophete.com/annexes/sept.pdf, milieu du texte, et lemessieetsonprophete.com/annexes/onze.pdf).

[28] Parmi les passages à citer, privilégions ceux où Jésus parle de la génération présente : Matthieu 12, 41-45 (en négatif puisque c'est le rôle qu'elle ne joue ou jouera pas suffisamment que Jésus souligne là), et surtout Mt 24 où deux phrases sont à souligner : "Cette bonne nouvelle du royaume sera prêchée dans le monde entier, en témoignage à toutes les nations. Alors viendra la fin [de Jérusalem et de son Temple]" (14) ; et : "Du figuier apprenez cette parabole. Dès que ses branches deviennent tendres, et que les feuilles poussent, vous connaissez que l'été est proche. De même, quand vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de l'homme est proche, à la porte. Je vous le dis en vérité, cette génération ne passera pas que tout cela n'arrive" (33-34).

Citons encore les premiers mots de *l'épître aux Hébreux* : "Après avoir à maintes reprises et sous maintes formes parlé jadis aux Pères par les prophètes, Dieu, en ces jours qui sont les derniers, nous a parlé..."

[29] La présence de communautés juives est bien attestée dans tout le Moyen-Orient, mais aussi dans les ports de l'Inde (cf. en.wikipedia.org/wiki/Cochin_Jews#First_Jews_in_South_India ou www.akadem.org/medias/documents/--BeneMenache-Doc8.pdf). Concernant la Chine, il semblerait qu'une inscription gravée sur un monument de Kaifeng (Chine) indique que des Hébreux y seraient arrivés en 231 avant notre ère (www2.biglobe.ne.jp/~remnant/isracam2.htm ou www.digplanet.com/wiki/East_Asian_Jews). C'est possible si l'on considère que la « route de la soie » fonctionnait déjà parfaitement au début de notre ère entre Rome et Luoyang, capitale de la Chine, et qu'elle était essentiellement aux mains des Hébreux. L'archéologie récente, qui livre des renseignements sur l'apostolat de l'apôtre Thomas en Chine (cf. www.eecho.fr/frise-kong-wang-shan-dessin ou www.eecho.fr/montage-thomas-en-asie), suppose la présence préalable d'importantes communautés juives. La question se poserait même concernant le Japon (selon Joseph Eidelberg, *The Biblical Hebrew Origin of the Japanese People*, 2005).

[30] Selon des études démographiques juives, le nombre des Juifs judaïques aurait diminué de plus de la moitié à la fin du 1^{er} siècle – c'est en tout cas ce qu'indique www.akadem.org/medias/documents/--evolutionfinal.pdf. La population juive (près de 7 millions, soit 3% de la population mondiale) aurait été victime tout à coup de maladies et de pestes qui auraient décimé également la population de l'Empire romain (dont elle représentait 14 %), selon [Michel Gurfinkiel](#). Sauf qu'il n'y eut pas d'épidémie de [peste avant l'an 165](#).

On peut donc incriminer le mode de calcul, ou plus exactement ses critères : il se base sur les décomptes des communautés pharisiennes-judaïques. Par exemple, c'est par eux que l'on sait qu'il n'y avait pas de Juifs judaïques à Médine au premier siècle de l'Islam ; mais on sait par l'analyse des sources islamiques qu'il y en avait d'autres que judaïques. L'explication de cette baisse massive n'est-elle pas simplement la prise de distance par rapport au mouvement pharisien (au fondement du judaïsme moderne) et la constitution des communautés hébréo-chrétiennes araméennes ?

[31] Cf. <http://codexbezae.perso.sfr.fr/cb/ac/ac.php?chapter=12&lang=b>. Dans les *Antiquités juives*, Flavius Josèphe rapporte cet émerveillement de la foule à la vue d'Hérode Agrippa : "Jusqu'à maintenant nous t'avons révééré comme un homme, mais désormais nous te reconnaissons d'une nature supérieure à celle des mortels !" (AJ XIX,345).

[32] *Targum Jonathan* Gen 49, 10-12 (2^e siècle) : "(...) le temps où viendra le Roi Messie à qui revient la royauté et à qui seront soumis tous les royaumes (...). Qu'il est beau le Roi Messie qui doit surgir de la maison de Juda. **Le Messie** ceint ses reins et **part pour le combat contre ses ennemis**, et il massacre des rois et des princes. **Il rougit les montagnes du sang de leurs tués** et blanchit les collines de la graisse de leurs guerriers. Ses vêtements dégouttent de sang. Il ressemble à un fouleur de raisin".

Comparer avec ces exemples de [réécriture](#) clairement messianiste des *Testaments des 12 Patriarches* :

Test. Zab. 9,8 préchrétien	Test. Zab. 9,8 post-chrétien 1	Test. Dan 5,10-11 post-chrétien 2
<i>Après cela se lèvera pour vous le Seigneur lui-même, lumière de justice</i>		<i>Le salut du Seigneur se lèvera pour de la tribu de Juda et de Lévi</i>
<i>et vous retournerez dans votre pays</i>	<i>Et la guérison et la compassion seront dans ses ailes. C'est Lui qui délivrera de Béliar toute la captivité des fils des hommes, et tout esprit d'égarement sera foulé aux pieds ; et il convertira toutes les nations pour qu'elles le servent avec zèle</i>	<i>Il fera la guerre à Béliar, et il tirera une vengeance éternelle de vos ennemis. Il enlèvera à Béliar la captivité, les âmes des saints, il convertira au Seigneur les cœurs désobéissants.</i>
<i>Et vous le verrez dans Jérusalem, à cause de son saint nom</i>	<i>Et vous verrez Dieu sous la forme d'un homme qu'aura choisi le Seigneur, dans Jérusalem, à cause de son nom. »</i>	

[33] Le mythe des « Esséniens » de Qumrân est un exemple. Après presque un siècle, l'interprétation « monastique » donnée au site de Qumrân commence enfin à être complètement abandonnée (voir lemessieetsonprophete.com/annexes/qumran-l.htm). Elle venait du lien qu'on avait supposé avec les manuscrits de la mer Morte, qui datent en réalité d'époques diverses ; l'interprétation tendancieuse de ces manuscrits avait joué un rôle également, occultant au passage la dimension typiquement messianiste (post-chrétienne) des plus récents d'entre eux (voir lemessieetsonprophete.com/annexes/post-ch4.htm).

[34] Suite à la destruction-reconstruction systématique du centre de La Mecque – qui n'a rien révélé de vraiment ancien pour une ville supposée dater d'Abraham ou au moins de Mahomet –, plus aucun Saoudien ne croit rationnellement que cette ville ait été le point de départ de l'Islam. Parmi les chercheurs qui ont intégré cette donnée, **Dan Gibson** a pu [écrire un livre](#) et réaliser un vaste [documentaire à ce sujet](#).

Gibson analyse les directions de prières (ou qibla-s) des mosquées anciennes qui ne pointent pas vers La Mecque avant 725 (et il faut même attendre 822 pour voir toutes les nouvelles mosquées y pointer). Auparavant, entre 622-725, beaucoup pointaient selon lui vers Pétra (il juge ce point décisif pour proposer Pétra comme le lieu de naissance de l'Islam).

À quelques degrés près, ces qibla-s pourraient pointer aussi vers le nord de la Syrie, en particulier vers le mont *Abu Qobays*, dont le nom a été transféré au bord de la cuvette mecquoise et dont le sommet (en Syrie) portait un sanctuaire d'Abraham selon ce qu'on peut inférer d'une source islamique perse (El-Hawary H. M. et Gaston Wiet, *Matériaux pour un Corpus*

Inscriptionum Arabicarum, Arabie, t.1, Le Caire-Paris, 1985, p.4). De plus, justement près de là se trouve un mont *Abu Ka'ba* – un nom qui en dit vraiment long en rapport avec le proto-islam (et qui n'a rien à voir originellement avec *cube* mais avec un patronyme ancien) !

En fait, au regard des indices avancés autres que les qibla-s, Gibson éclaire plutôt l'histoire (invraisemblable telle que la rapportent les traditions islamiques) de Al-Zubayr, opposant de 'Abd-al-Malik ! Ce qui était l'une des questions restées en suspens dans le cadre du *Messie et son prophète*.

[35] Le dossier des données concernant cette première secte ex-judéo-chrétienne messianiste se trouve particulièrement dans le tome 1 de *Le messie...* aux pages 156-248 (dossier des manuscrits), 249-305 (dossier patristique), 366-411 et 454-471. On peut en trouver un résumé dans un travail [disponible sur le web](#).

[36] Notamment à Kokeba (ou Kokabè, aujourd'hui Kaukab), à l'est du lac de Galilée. Les trois passages d'Epiphane méritent d'être cités in extenso :

“Cette hérésie des Nazoréens existe à Bérée en Cœlé-Syrie, dans la Décapole au voisinage du territoire de Pella et en Basanitide dans le village appelé Kokabè (en hébreu Chochabè). C'est là qu'elle a pris naissance, après que tous les disciples eurent quitté Jérusalem et se furent installés à Pella, parce que le Christ avait dit de laisser Jérusalem et de trouver un endroit où se retirer à cause du siège que la ville devait supporter. Et ayant émigré pour cette raison en Pérée, ils s'y installèrent comme j'ai dit. C'est ainsi qu'a pris naissance l'hérésie des Nazoréens” (*Panarion* XIX, 7,7)

“Leur origine [des *ébionites* ou *pauvres*, qualifiant les Nazoréens fanatiques] remonte au temps qui suivit la prise de Jérusalem. En effet, comme tous ceux qui avaient cru au Christ s'étaient installés à cette époque-là en Pérée, pour la plupart d'entre eux dans une ville nommée Pella de la Décapole mentionnée dans l'Évangile, près de la Batanée ou Basanitide” (*Panarion* 30 2,7).

“À partir de ce moment Aquila vécut à Jérusalem, et il vit les disciples des disciples des apôtres florissant de foi, de réalisations merveilleuses par des guérisons et d'autres prodiges car ils étaient revenus de la ville de Pella à Jérusalem même. En effet, avant la destruction de Jérusalem par les Romains, les disciples reçurent l'ordre d'un ange de quitter ce lieu et d'habiter au-delà du Jourdain dans la ville appelée Pella. Il les avertit de la destruction de Jérusalem qui allait arriver, et ils habitèrent là-bas, puis après la destruction de Jérusalem ils revinrent” (*De Mensuris et Ponderibus* 15)

Pour sa part, Eusèbe de Césarée évoque seulement le nom de Pella (dans l'actuelle Jordanie) comme lieu d'exil provisoire (*Hist. eccl.*, III, 5,3).

Concernant Kokabè, on notera encore que le chef de l'insurrection de 132 (ou « deuxième guerre juive », qui dura jusqu'en 135) était précisément originaire de cette ville, d'où son nom de Bar Kokeba (auquel, moyennant de minimes modifications, on donna ensuite d'autres significations comme *Fils de l'étoile* selon ses partisans ou *fils du mensonge* selon ses adversaires). Et il était virulemment anti-chrétien. Si la doctrine messianiste est née dans cette région, voilà quelqu'un qui l'a appliquée – à l'image des jihadistes d'aujourd'hui.

[37] “Hégésippe [juif devenu chrétien, 2e moitié du 2e siècle, cité par Eusèbe] est l'un des premiers à considérer les événements de 70 comme un châtement divin, non à cause de la crucifixion de Jésus mais de la lapidation de Jacques le Juste”, note Simon Claude Mimouni (*Le judéo-christianisme ancien. Essais historiques*, Paris, Cerf, 1998, p.19 /note 2 – voir aussi Marcel Simon, *Verus Israël. Etudes sur les relations entre juifs et chrétiens dans l'Empire romain (135-425)*, Paris, de Boccard, 1964, p.90).

Il est vrai que les troubles et l'anarchie s'intensifièrent dès après l'assassinat de “Jacques, frère de Jésus appelé le Christ” par la famille de Anan – le grand-prêtre qui avait organisé la mort du Christ –, et cela contre l'avis des notables de Jérusalem (Fl. Jos., *Antiquités judaïques* XX, 9). Les Pères de l'Eglise, eux, mettent plutôt ces événements en rapport avec la mort du Christ lui-même (Tertullien, Origène, Eusèbe, ...). L'un n'exclut pas l'autre.

[38] On trouve cette phraséologie par exemple dans un texte de la grotte 1 de la mer Morte : “Quand les exilés des fils de lumière retourneront du désert des nations pour camper dans le désert de Jérusalem” (1 QM 1,3 – cf. *Le messie...*, t. 1, p.382).

[39] Messie ou *Christos* en grec. L'appellation de *Nazaréens* perdura dans des régions éloignées de l'Orient, en particulier dans le sud de l'Inde, dans l'Eglise que saint Thomas y a fondée.

[40] Ce groupe s'est qualifié de « pauvres » d'où le nom d'*ébionites* qu'on trouve parfois ; il ne s'agit aucunement d'une dénomination mais d'une sorte de revendication politico-religieuse détournant le sens de Luc 6,20 (“Heureux *les pauvres*, le Royaume de Dieu est à vous”). Le rapport entre les termes *Nazaréens* et *ébionites* est quelque peu comparable au jeu qui existait au temps du mythe du salut du monde par le communisme entre les termes *communistes* et *prolétaires*, le prolétariat étant la justification revendicative des communistes.

[41] Sophrone de Jérusalem (550-639), *Sermon sur la Théophanie* (ou *sur le saint Baptême*) 13-167,2. Ce texte est très connu (cf. par ex. A.-L. de Prmare, *Les fondations de l'Islam*, Paris, Seuil, 2002, p.155).

De cette vision d'un monde à asservir, on trouve des échos jusque chez Ibn Khaldun qui fait dire à 'Umar (à l'occasion de la reconstruction de la ville de Kûfa) :

“Faites... [mais] Gardez fidèlement les pratiques suivies par le *Prophète* et vous garderez toujours **l'empire du monde**” (*Les prolégomènes*, trad. De Slane, Paris, Geuthner, 1934, t.2, p.273).

[42] “Les méchants seront arrachés, mais ceux qui attendent YHWH posséderont la terre” (Ps 37,9).

“Les **pauvres** posséderont la terre, ils jouiront d'une paix totale” (Ps 37,11).

“Oui, ceux qu'Il bénit posséderont la terre, et ceux qu'Il maudit seront arrachés” (Ps 37,22).

“Les **justes** posséderont la terre, là ils demeureront pour toujours” (Ps 37,29).

La perspective du monde entier comme *Terre promise* se lit d'ailleurs dans un autre psaume : “Des princes conspirent entre eux

contre YHWH et contre son Messie... Demande et je te donne les nations pour héritage, *pour territoire les extrémités de la terre*" (Ps 2,2.8).

[43] "En vos épouses et vos enfants est un ennemi pour vous ; prenez y garde !" (Q. 64,14 – trad. Blachère ; littéralement : venant de vos épouses... un ennemi). Comparer à Q. 35,6 : "Le Diable est pour vous un ennemi". Telle est la raison de l'oppression *nécessaire* des femmes dans la logique messianiste-eschatologique.